CARLO SUARÈS

10
29

Mémoire sur le Retour du Rabbi qu'on appelle Jésus

ROBERT LAFFONT

Né à Alexandrie, Carlo Suarès s'est toujours déclaré alexandrin, dans le sens que ce mot pouvait avoir au début de notre ère — « C'est, dit-il, être trop profondément religieux pour être croyant, assez profondément pour inventer le réel. » Son œuvre, qui est considérable, s'attache avant tout à la réflexion philosophique et religieuse, ainsi qu'à l'étude des textes sacrés. Citons notamment : *Khrishnamurti et l'unité humaine, Le mythe judéo-chrétien d'après la Genèse et les Evangiles selon Matthieu et Jean, La Bible restituée, Le vrai mystère de la Passion de Judas.*

Son dernier ouvrage, dont la rédaction s'est étalée sur plus de trente ans, *Les Abris mensongers,* a paru chez Robert Laffont en 1973 (voir le deuxième rabat).

MÉMOIRE SUR LE RETOUR DU RABBI
QU'ON APPELLE JÉSUS

8° R
77762

Voir microfiche
même cote
P 11/2171

DL-19 Z 1975-03040

QUELQUES OUVRAGES RÉCENTS DE CARLO SUARÈS

Au Courrier du Livre, 2, rue de Seine, Paris

De quelques apprentis sorciers (Ghandi, Jean XXIII, Teilhard de Chardin, Lecomte de Noüy, C. G. Jung) (1965)

Aux Editions du Mont-Blanc, Genève
(diffusion en France : Buchet-Chastel, 116, bd du Montparnasse, Paris)

La bible restituée (1967)

Le Sepher Yetsira (1968)

Le Cantique des cantiques (1969)

Les Clés du sacré (1971)

Les spectogrammes de l'alphabet hébraïque (1973)

Aux Editions Caractère, 7, rue de l'Arbalète, Paris

Le Vrai Mystère de la Passion de Judas (1972)

Aux Editions Robert Laffont

Les Abris mensongers (1973)

CARLO SUARÈS

Mémoire sur le Retour du Rabbi qu'on appelle Jésus

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT
PARIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

Si vous désirez être tenu au courant des publications de l'éditeur de cet ouvrage, il vous suffit d'adresser votre carte de visite aux Editions Robert Laffont, Service « Bulletin » 6, place Saint-Sulpice, 75279 Paris Cedex 06. Vous recevrez régulièrement et sans aucun engagement de votre part, leur bulletin illustré, où, chaque mois, se trouvent présentées toutes les nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© Editions Robert Laffont, S.A., 1975

AVANT-PROPOS

Le Jésus-Christ surnaturel qui a fait deux mille années d'histoire se trouve en ce moment sous le coup d'une curieuse division. Tandis que le « Christ » devient de plus en plus impersonnel et métaphysique, « Jésus », sous la double pression de la critique historique et la primauté accordée à la révolution sociale par des masses de plus en plus considérables, devient un personnage concret, semblable à tant d'autres, totalement dénué de mystère.

Pour les uns, Jésus était un chef de bande qui prit une part active dans la révolte tragique et désespérée des Juifs contre Rome. S'appuyant sur une généalogie purement symbolique (3 fois 14 générations depuis Abraham en passant par le roi David et 20 d'Abraham au mythique Adâm), Jésus, de lignée royale, se serait cru le Messie venant apporter aux Juifs la victoire « de la fin des temps ». Ayant échoué dans cette entreprise, il se serait contenté de prêcher une morale banale et de guérir des malades, et sa bande armée aurait dégénéré en une horde de voleurs et d'assassins. Il aurait ensuite pris la fuite et essayé en vain d'éviter d'être pris et condamné.

Pour d'autres, Jésus était un socialiste, un marxiste ou un anarchiste avant la lettre et aurait été poursuivi et condamné pour ses activités révolutionnaires.

Pour d'autres encore, Jésus, venu on ne sait de quelle souche et de quel pays d'Orient, et n'ayant rien de commun avec Israël, serait venu apporter à l'Occident quelque ancienne philosophie traditionnelle de l'Inde ou d'ailleurs.

Pour d'autres enfin, Jésus n'aurait été qu'un des moindres prophètes d'Israël, et n'aurait fait que répéter ce que la tradition juive connaissait depuis toujours.

L'Eglise réagit, bien sûr, contre toutes ces « thèses », et c'est bien le nom qu'il faut leur donner, malgré les preuves historiques ou philosophiques qui les appuient. Dans cette Babel de sourds, elle ne peut que dire non, se laisser entraîner dans le social et refuser le politique, appuyer sur la métaphysique et laisser s'effriter la mythologie. Sa doctrine enracinée dans des archaïsmes et surchargée des alluvions des siècles n'est pas en mesure d'opposer à l'ensemble des critiques une argumentation capable de les confondre.

Cela tient d'abord au fait que ces exégètes, historiens ou philosophes, tout en démontrant chacun son point de vue, ne peuvent pas démontrer que les autres sont dans l'erreur. S'ils rejettent l'historicité de Jésus telle qu'elle apparaît dans les Evangiles, les Actes, les Epîtres, chacun a ses raisons, et lit les textes à seule fin de raconter sa propre histoire.

On se trouve en fin de compte devant de nombreux récits romancés où le personnage Jésus est décrit de façons totalement différentes, mais où il est toujours

vu d'un point de vue rationnel. On doit alors se demander si une pensée rationnelle peut dégager la personne de Jésus du surnaturel sur lequel s'appuie la doctrine de l'Eglise. A cette question, ma réponse sans équivoque est négative, car le rationnel et l'irrationnel, n'étant pas sur le même plan, ne se rencontrent pas.

Mais les temps ont changé. L'irrationnel d'il y a deux mille ans peut fort bien devenir le rationnel d'aujourd'hui. Il n'a guère besoin de tomber dans l'absurde. Par contre, le rationnel, si apprécié au siècle dernier, devient irréel à nos yeux.

Il n'était pas nécessaire de faire du Rabbi qu'on appelle Jésus un dieu assassiné. C'était diminuer l'Incarnation d'Israël et en venir à adorer l'effigie d'un cadavre. Pendant des siècles, les Pères de l'Eglise ont fait leur possible pour détacher d'Israël son Essence. Si l'Eglise « tombe dans ce cadavre [1] », j'espère, dans ce Mémoire lui donner des raisons de vivre. J'espère en donner aussi aux Juifs.

Nous sommes au début d'une prodigieuse mutation psychique qui demande une révision déchirante des données de la conscience humaine, centrée dans notre continuum spatio-temporel. Ces données se ferment aux univers qui dépassent nos dimensions, et se disent rationnelles, ou bien elles les rêvent et les projettent dans un surnaturel métaphysique.

Le Rabbi est venu « accomplir les Ecritures » et non les rejeter. Il est venu faire exploser l'Energie contenue en Israël depuis Abraham, et nulle autre.

---

1. V. p. 193, « L'Evangile de Thomas », L. 56.

Il est vain d'en parler si l'on ne fait un saut dans l'origine.

Aujourd'hui, nous pouvons fort bien penser que les apparitions de Moïse et d'Elie sur le sommet du mont Thabor, où le Rabbi est allé les rencontrer, étaient réelles ; que Moïse et Elie se sont véritablement présentés, personnellement, dans des corps faits de substances différentes de celles de notre univers sensible, mais rendues visibles. Ils ont, non seulement chargé Jésus de sa mission, ils lui ont donné les moyens de l'accomplir et lui ont transféré la prodigieuse Energie cosmique qu'ils savaient manipuler. Dès lors, les mots de Jésus, son enseignement, ses paraboles, ses actes devenaient secondaires, car sa véritable mission était d'émettre cette Energie (que j'espère faire sentir quelque peu, dans la mesure de mes moyens).

Mais les temps n'étaient pas mûrs, le Rabbi le savait et il l'a dit. Il y a un rapport direct entre la connaissance scientifique et l'état de maturation des psychismes. L'interpénétration des univers multidimensionnels ; la relation entre la conscience et les énergies fondamentales ; la façon dont le temps et l'espace se manifestent dans un nombre indéfini de niveaux de conscience, tout en obéissant à un même processus ; l'action directe de la pensée sur ce qu'on appelait matière ; bref tout ce qui peut définir le quantum d'action se rapportant à une mutation psychique ; tout cela était ignoré au temps du Rabbi, l'est encore des masses, et fait l'objet de la recherche scientifique la plus avancée. De tous côtés, des phénomènes métapsychiques, psychokinétiques, transmissions de pensée, hypnotisme à distance, perceptions extrasenso-

rielles, souvenirs précis de vies antérieures, prémonitions, etc., démolissent le surnaturel et les mythologies.

La fissure dans notre monde quotidien, dans la pensée dite rationnelle, concrétisante et matérialisante à l'intérieur d'une projection limitée à trois dimensions spatiales et à un temps linéaire à direction unique, cette fissure provoquée par le Rabbi devient une énorme brèche par laquelle arrive déjà l'Esprit de Vérité.

1

DES MONDES MULTIDIMENSIONNELS

Je désire écrire au sujet d'un événement qui a lieu déjà depuis quelque temps, d'un flux prodigieux et innombrable, d'une mutation des psychismes, tournant décisif de l'histoire humaine. Un tel dessein devrait présenter au seuil de ce passage tout ce que l'humanité a su et cru (ce qu'elle sait et croit) et accomplir, transfigurer cette somme en un seul acte de conscience, spontané, intemporel. Cela serait impossible si ne se trouvaient déjà des personnes pour le percevoir directement.

Il devient de plus en plus évident, à notre époque, que l'Univers tel que nous le percevons, mesurons, analysons, comprenons, que ce « continuum spatio-temporel » (trois dimensions d'espace auxquelles s'ajoute une dimension de temps linéaire) est fort loin d'être tout ce qui est. L'espace et le temps, qui sont « objectifs » pour nos consciences et nos pensées, ne sont, en fait, que le produit d'une conscience terrestre qui, du minéral à l'homme, fonctionne sur une, deux, trois dimensions, la troisième intégrant les deux premières et n'allant pas au delà. Et comme, cependant, il y a coexistence et interpénétration d'un nom-

bre indéfini d'univers fonctionnant sur un nombre indéfini de dimensions, des événements qui se produisent dans ces mondes, lesquels à la fois dépassent et intègrent le « nôtre », ne sont perçus par les Eglises, qui se sont constituées sous le choc de leurs irruptions dans les consignes humaines, qu'en des formes concrétisantes, symboliques et mythiques, appartenant exclusivement à la relativité spatio-temporelle.

Tel est le vice fondamental de nos religions, sans exception, tel est le « péché originel » de la conscience humaine : les univers où vivent des êtres aux perceptions multidimensionnelles ne sont perçus par elle qu'en termes imagés, sensoriels et matérialisants.

Or, ce qu'est venu nous montrer le Rabbi qu'on appelle Jésus est qu'en ces univers résident des êtres dont la conscience dépasse la notion d'individus limités à leur corps physique (l'homme, affirment certains de nos savants, est inclus entre la pointe de ses orteils et la pointe de ses cheveux), et que parmi ces êtres, dis-je individués, vivent ceux qui sont nos véritables nous-mêmes : nos âmes.

Le monde où nous apparaissons « en chair et en os » est un monde limité, projeté, créé par une conscience limitée, projetée, créée par ce monde-là. Ces corps — les nôtres et ceux de tous les « solides », astres et objets — sont faits de « vide » et n'existent qu'en nos coordonnées propres. Des êtres provenant de coordonnées plus complexes passent à travers ce que nous appelons « matière » sans le percevoir, tout comme passent à travers nous les innombrables informations électromagnétiques, cosmiques et autres, qui nous entourent continuellement.

Notre véritable nous-même, loin d'être la fausse

évidence dont la pression est exercée par notre existence quotidienne, ses vicissitudes et ses conflits, se situe dans l'indétermination non dimensionnelle de la totalité de ce qui est, totalité faite du nombre indéterminé d'univers que je mentionnais plus haut. Entre les consciences hiérarchisées de ces univers *il n'y a pas de cloisons étanches* et c'est cela, sans doute, que le Rabbi nous a dit de plus important, bien qu'il l'ait dit en termes symboliques, les seuls qui auraient pu avoir quelque chance de se faire comprendre, mais dont le sens a été — et est encore — inversé de façon pernicieuse pour l'évolution de la conscience humaine.

Pas de cloisons étanches entre une conscience supérieure et la conscience végétale : le pain et le vin sont « la chair et le sang » de la conscience au même titre que « la chair et le sang » de celui qui parle. Cela ne veut pas dire que l'hostie consacrée et trempée soit « la chair et le sang » de cet homme-là. Loin de là ! Une telle anthropophagie mêlée de théophagie est une abomination aux yeux du Rabbi. Se mettre « à table », celle-ci qualifiée sainte, et croire à « la Présence réelle » est un acte psychologique primitif et barbare.

Pas de cloisons étanches non plus entre la conscience quotidienne de l'homme quotidien et la conscience la plus exaltée : *Soyez parfaits comme mon Père est parfait,* et, Paul aux Corinthiens : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* Dépouillée de ses images symboliques, cette phrase et des milliers d'autres disent mal ce que cherchait à dire celui qu'on appelle Jésus ou autrement. Si, à mon tour, je cherche

à le dire plus clairement, suis-je ainsi en défaut, *sage à mes propres yeux* ? (Rom., XII, 16.) Certes non. Je dis ce que j'ai à dire, ne me préoccupant pas des opinions que l'on peut avoir sur ma personne, sachant que je suis « un des siens » (en sa conscience), qu'il est en moi et moi en lui, en lui vivant, en lui qui n'est jamais monté à la verticale de Jérusalem dans le Ciel de pacotille où l'on prétend l'avoir domicilié, en lui sur terre, ni mort ni ressuscité, simplement vivant.

Et ce n'est pas en son nom que je parle, ni en mon nom du reste. Mes mots sont ce que leur sens peut dire, je les choisis et les pèse avec soin, ils ont pour moi la valeur d'un testament, je ne saurais quitter ce monde sans les avoir formulés, écrits, dits. Un grand nombre d'entre eux ont déjà été publiés ou prononcés en des conférences. Je me devrai de les répéter ici, peut-être avec plus de précision, et d'une façon qui, à certains, pourrait paraître agressive et violente. D'emblée je déclare qu'un clou ne s'enfonce pas au moyen de prudents euphémismes et que l'œcuménisme mondain qui sévit en de nombreuses réunions, vissant chaque participant, placide, dans son fauteuil, n'est qu'un abri mensonger, justifiant les cent façons d'accommoder la Révélation afin qu'elle ne dérange personne.

2

FOI ET CROYANCE

Le Rabbi vivant dérange. Comment mieux le neutraliser qu'en adorant l'effigie d'un cadavre cloué sur sa croix ? Extraordinaire projection d'une culpabilité inavouée ! Est-on coupable de ne pas suivre l'Evangile ? Certes non. N'est-on pas responsable de sa famille, ne doit-on pas penser au lendemain ? Et aime-t-on sur ordonnance ? Peut-on aimer sans comprendre ? La foi n'est-elle pas compréhension ?... Pour Paul sa foi est affirmation de sa constatation. Il a non seulement vu le Rabbi en apparition mi-physique, il a été percuté par l'irruption, dans le monde du quotidien, de l'univers multidimensionnel du Rabbi. Pourtant cette agression ne l'a pas affranchi de son conditionnement mosaïste. Sa pensée demeure figée dans des archaïsmes. Il les a légués à l'Eglise. De chute en chute : d'archaïsmes en mythologie, en images, en iconographies, en idolâtries, l'Eglise a transformé foi en croyance, faute de laisser sa temporalité mourir dans l'Intemporel. C'est sa culpabilité inavouée.

La foi est perception directe de l'immortalité de la conscience. Je veux dire : perception par la cons-

cience vivante de l'état mortel où elle se trouve avant de se percevoir immortelle. Cet état est inconscient, fictif. Il se promène sur la face de la Terre ; enfermé dans les petites consciences de ce qu'on appelle la condition humaine. La réalité n'est perçue qu'après sa Résurrection. En somme sa Résurrection précède ce qu'on appelle sa mort. Le Rabbi ressuscite avant de simuler une mort, une mort à laquelle il nous faut mourir, mais à laquelle il nous est impossible de mourir, car elle n'est jamais que derrière nous, lorsque nous la pensons.

La croyance est l'inverse, le contraire de la foi. Croire est d'abord se persuader d'une bonne affaire : « Croyez, vous serez récompensé, ne croyez pas, vous serez puni. » Croire est en deçà de la mort, la foi est au delà. *Si quelqu'un est en le Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées : voici, toutes choses sont devenues nouvelles* (II Cor., v, 17). Mais en citant ainsi, le moment est venu d'une certaine explication : me déclarant « un des siens », je retiens avec obstination sa recommandation aux disciples « de ne dire à personne qu'il était le Christ » (Matt., xvi, 20). Il avait choisi de prendre un corps hébreu, je suis hébreu moi-même par ma double ascendance, et le mot Christ m'est aussi étranger qu'il l'était à lui-même en cette Incarnation-là : Israël incarné.

Tout le monde sait combien sont douteux les témoignages des Evangiles, des Actes, des diverses Epîtres. Que ceux qui s'appuient sur les canoniques en toutes langues se justifient à leurs propres yeux !

3

LE PASSÉ SANS VIE

Deux mille années de cogitations ecclésiastiques ont matraqué l'Esprit. Je ne nommerai que trois de leurs coups : Un : l'adoration du cadavre ; le Rabbi n'en veut plus car elle fait obstacle à sa nouvelle Incarnation. Deux : le nom Jésus-Christ : le Rabbi n'en veut plus car il fait obstacle à sa nouvelle Incarnation. Trois : la culpabilité : elle est celle des psychismes « pétrifiés » (oh ! Pierre !) dans la pseudo-spiritualité de leur pseudo-sauvetage par le Christ.

Je sais que ces paroles ne sont claires que pour ceux qui les reçoivent directement. Pour ceux qui me suivent et pour ceux qui ne me suivent pas, je dirai que si on ne résiste pas au désir d'employer le mot Dieu, encore faut-il avoir l'honnêteté de savoir de quoi on parle. Je veux accepter que Dieu soit Conscience, que Conscience soit vie, et projectrice de tout ce qui existe. De même qu'il n'y a pas de barrières entre degrés de température, mais que du degré le plus « bas » au plus « élevé » et du plus élevé au plus bas les mesures n'existent que pour ceux qui les prennent, la Conscience est Une.

L'affaire est pourtant simple, et prenons des Epî-

tres ce qu'elles ont encore de vrai : *Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées : voici, toutes choses sont devenues nouvelles* (II, Cor., v, 17).

Oui, l'affaire est simple, beaucoup trop simple : on ne devient « une nouvelle créature » qu'en *mourant d'abord à soi-même...* et voici déjà que ce retour on ne le comprend plus, car rien que de penser « Christ » on pense à une croyance, à un mythe, à une doctrine peut-être (toutes « choses anciennes »), on ne meurt pas à soi-même, et loin d'être en ce Retour, on s'y oppose, sans même s'en rendre compte.

Ne comprendront d'emblée que les très simples en esprit.

4

ABRIS MENSONGERS ET IMPOSTURES

L'autre jour, chez des amis, on me présenta un franciscain. — Que je suis heureux de vous rencontrer, lui dis-je, j'étais en ce temps-là un des compagnons du petit Francesco, je le suis encore aujourd'hui, ajoutai-je, en empruntant ce langage, et, nous nous réjouissons d'être maintenant, en « le retour du Christ ».

L'homme me regarda, d'abord sans rien dire. Il pensait — je le voyais clairement — « il y a de tels illuminés dans tous les hôpitaux psychiatriques ». Puis, avec précaution (étais-je peut-être dangereux ?) — Ne savez-vous pas qu'il est écrit que le Christ reviendra à la fin du monde ?

Ce fut mon tour de me taire. Je me répétais : « La-fin-du-monde-la-fin-du-monde-la-fin-du-monde... Lequel de nous deux est fou ? » Puis : — A quoi vous occupez-vous, demandai-je. — A des études franciscaines.

Il s'était déjà détourné de moi et s'absorbait dans une conversation au sujet d'exercices de yoga... je pensais : « Cette fin du monde, quel abri menson-

Chez le même éditeur

LES ABRIS MENSONGERS

roman de Carlo Suarès

« *Le héros du roman — si l'on peut dire : car y a-t-il vraiment roman, et peut-on parler de héros ? — s'appelle Guérin...*

« *Oui, va ton chemin, petit Guérin ! Traverse les allées ordonnées du monde, essaye la politique, enfile la redingote de l'idéal, couvre tes épaules d'un peu d'amour : tu seras toujours un être en haillons, parce que c'est Dieu que tu quêtes. Dieu après qui, chien figé sous les lunes illusoires, tu hurles ton* besoin. *Pleure, pauvre Guérin ! Tes larmes sont faites d'exigences, et nos exigences humaines, depuis que les siècles s'empilent, se sont souillées en se frottant les unes aux autres. A la limite, tu peux mourir, Guérin : Dieu est de l'autre côté du miroir de cet* abri mensonger *qu'est l'existence. Depuis le commencement de ton histoire, c'est Dieu qui t'attend et c'est Lui que, toi, tu attends...*

« *On le comprend, je pense : le livre de M. Carlo Suarès est écrit pour l'âme.* »

Didier Decoin - Les Nouvelles Littéraires.

Transperçant les symboles qui, depuis près de 2 000 ans, hantent les consciences, Carlo Suarès se fait l'interprète d'une révélation prodigieuse : *notre univers spatio-temporel n'est pas le seul univers ; notre conscience limitée a son origine dans un monde multidimensionnel qui ne connaît pas de cloisonnements.*

S'appuyant sur la cabale hébraïque et sur certains écrits gnostiques comme *Les Actes de Jean, L'Hymne de Jésus* et *L'Evangile de Thomas,* l'auteur nous montre la véritable nature de Jésus, seuil de cet univers pluridimensionnel.

Face à Jésus, deux attitudes de la conscience humaine sont ici élucidées : celle de Simon Pierre et celle de Judas. Simon Pierre est la conscience qui, refusant de mourir à ses limitations, s'empare de la révélation pour la transformer en objet de croyance (c'est à lui que Jésus dit : « Arrière de moi, Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu mais celles des hommes ! ») Judas, au contraire, en *livrant* la lumière de la révélation aux ténèbres, accomplit ce que Jésus « n'étant pas de ce monde » ne peut réaliser.

Cet écrit marque la fin d'une Ere. Il dénoue le drame de la conscience individuelle qui a pour « nom » SATAN.

Ce livre explosif recoupe les recherches de certains physiciens qui, s'appuyant sur les équations relativistes, constatent l'existence de trois mondes : un double monde temporel — celui de la matière et de l'anti-matière — et un monde spatial où les particules sont animées de vitesses supérieures à celle de la lumière. Nul doute que, pour la conscience, Jésus ne soit la personnification de ce monde pluridimensionnel. Une telle rencontre entre le processus subjectif de la conscience et celui, objectif, de la science confirme que notre époque est le point de convergence de deux phénomènes de maturation, de deux « lumières », et qu'il est temps...

MARC THIVOLET.

Printed in France - IGP - Paris 75-II-524.310-2620